VITAM
IMPENDERE
VERO.

N° 112, 114, 115, 116

Library
of the
University of Toronto

airs ; que le récitatif François n'eſt point du récitatif. D'où je conclus que les François n'ont point de Muſique & n'en peuvent avoir ; * ou que ſi jamais ils en ont une, ce ſera tant pis pour eux.

Je ſuis, &c.

* Je n'appelle pas avoir une Muſique que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la ſienne, & j'aimerois mieux que nous gardaſſions notre mauſſade & ridicule chant, que d'aſſocier encore plus ridiculement la mélodie Italienne à la langue Françoiſe. Ce dégoûtant aſſemblage, qui peut-être fera déſormais l'étude de nos Muſiciens, eſt trop monſtrueux pour être admis, & le caractére de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques piéces comiques pourront-elles paſſer en faveur de la ſymphonie ; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne ſera pas même tenté. On a applaudi cet été à l'Opera comique l'ouvrage d'un homme de talent qui paroît avoir écouté la bonne Muſique avec de bonnes oreilles, & qui en a traduit le genre en François d'auſſi près qu'il étoit poſſible ; ſes accompagnemens ſont bien imités ſans être copiés, & s'il n'a point fait de chant, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible d'en faire. Jeunes Muſiciens qui vous ſentez du talent, continuez de mépriſer en public la Muſique Italienne, je ſens bien que votre intérêt préſent l'exige, mais hâtez-vous d'étudier en particulier cette langue & cette Muſique, ſi vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos Camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos Maîtres.

OBSERVATIONS

SUR.

LA LETTRE

DE

J. J. ROUSSEAU,

Au ſujet de la Muſique Françoiſe.

Ambubajarum Collegia, Pharmacopolæ,
Mendici, Mimæ, Balatrones; hoc genus omne
Mœſtum, ac ſollicitum eſt Cantoris morte Tigelli.
Quippe benignus erat!

M. DCC. LIII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/observationssurl00cazo

OBSERVATIONS
SUR LA LETTRE
DE
J. J. ROUSSEAU,
Au ſujet de la Muſique Françoiſe.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, Citoyen de Genéve, ſemble ne donner des Ecrits au Public que dans la vûe de lui faire des outrages. *Il

* Cette irréverence à l'égard du Public & des corps les plus reſpectables de l'Etat, eſt devenue une mode de notre ſiecle. Cependant Meſſieurs de Voltaire, Monteſquieu & Buffon (qui font profeſſion de penſer avec hardieſſe) ſont à l'abri de ce reproche. Leur retenue auroit dû ſervir d'exemple à des Auteurs, d'ailleurs fort ſages, & qui acquiérent chaque jour de la célébrité. La conduite contraire ſuppoſe dans ces Ecrivains des paſſ

paſſe ſon tems à rêver à des paradoxes humilians pour l'humanité, ou pour la nation. Comme il tourne ſans ceſſe autour de la vérité, il la rencontre quelquefois; mais il n'eſt pas fait pour nous la montrer. Le flambeau qu'il nous préſente jette plus de fumée que de lumiere, & l'odeur en infecte. Il a voulu nous prouver que *nous ſerions heureux de ne pas penſer, & que nous n'en ſerions que plus ſages.* Aujourd'hui il nous démontre, à ſa maniere, que nous avons tort de ſentir. Il décrie les arts, & conſacre ſon tems à s'eſſayer dans les plus frivoles. Il dédaigne la gloire, & y court par le chemin d'Eroſtrate. Il n'eſt pas conſéquent dans ſa conduite: mais il prétend que ſes inconſéquences vont à l'appui de ſes ſyſtêmes. Né ſans fortune, ſans extérieur, & d'une ſanté délicate, il a dû ſouffrir des priva-

ſions au-deſſus deſquelles le talent, le ſçavoir, qu'on ne leur conteſte pas, & la Philoſophie dont ils ſe piquent, auroient dû les élever.

tions de bien des genres ; il eſt ſenſible ; elles lui ont toutes été douloureuſes ; il s'eſt crû plus malheureux qu'un autre ; ſon humeur s'eſt aigrie, & voilà la ſource de cette bile âcre qui fait la baſe de ſa philoſophie. Il eſt vain & ambitieux des honneurs de la Littérature. Les Muſes ne lui deſtinoient que des couronnes fort ordinaires. Il a ſenti qu'il ne pouvoit être ni Voltaire, ni Monteſquieu, ni Dalembert ; que ſa voix rauque ne lui attireroit que peu d'attention, ſi elle n'entonnoit des hymnes fort bizarres : il a voulu être le Calot de la Philoſophie & des Lettres ; mais il eſt encore plus ridicule que ſingulier. Si le mépris d'autrui & l'eſtime de ſoi-même, affichés avec indécence ; ſi l'affectation cinique, la miſantropie conſtituent le Philoſophe. J. J. eſt un très-grand Philoſophe. Si le dédain des idées reçues, & l'adoption des rêveries ſingulieres à leur place ; ſi le ton déciſif ; ſi le ſel amer & cauſtique font le grand Homme de Lettres,

J. J. eſt un grand Homme de Lettres.

Il y a dans l'Ouvrage que vient de donner M. Rouſſeau du ſtile, de la méthode, & des choſes penſées. Il y en a de vraies, qui avoient été apperçues par les gens inſtruits : mais le tout eſt deshonoré par un ton cinique, par des déciſions fauſſes, outrées, & indécentes.

Si le Théatre de l'Opera doit eſſuyer une révolution, & cela pourroit arriver, elle ne ſera pas l'effet d'une déclamation pour ou contre ; les gens ſenſés en abandonneront l'évenement au tems, à l'inconſtance des goûts, au plaiſir, & à l'habitude, qui ſeuls en ſont les maîtres.

Mais on veut aujourd'hui violer nos ſentimens & nos goûts actuels. Une cabale de gens ignorés la plûpart pour le talent, ou ruinés de réputation littéraire, d'enthouſiaſtes, de factieux, de furieux, (en muſique) l'ont entrepris. C'eſt une conjuration en forme : j'y vois Catilina *.

* Quò uſque tandem !

Faut-il que j'aye le chagrin d'y rencontrer Céſar!

La conjuration vient d'éclatter : le chef ſe montre * : ſans doute les gens de l'art ſe préparent à le combattre en regle ; en attendant je vais l'amuſer par une eſcarmouche. Je ſuis preſque l'adverſaire qu'il a deſtiné dans ſon Livre à l'Honneur de lui répondre. Je ne ſuis Poëte ni Muſicien, & j'ai aſſez d'humeur pour pouvoir (vis-à-vis de lui) trancher du Philoſophe.

M. Rouſſeau nous dit des duretés *aſſomantes*. S'il nous rend une entiere juſtice, nous ſommes dans le cas de nous plaindre de lui, ſelon une maxime de droit fort triviale ** : mais ſi parmi ces choſes offenſantes il y en a d'équivoques, ou d'abſolument fauſſes ; s'il y a des paradoxes deshonorans pour ſon goût ; ſi ſon

* *Ille eſt, qui ſi occeperit !* Ah ! c'eſt celui-ci qui nous fera voir beau jeu ! *Terence.*

** *Summum jus, ſumma injuria.*

J. J. eſt un grand Homme de Lettres.

Il y a dans l'Ouvrage que vient de donner M. Rouſſeau du ſtile, de la méthode, & des choſes penſées. Il y en a de vraies, qui avoient été apperçues par les gens inſtruits : mais le tout eſt deshonoré par un ton cinique, par des déciſions fauſſes, outrées, & indécentes.

Si le Théatre de l'Opera doit eſſuyer une révolution, & cela pourroit arriver, elle ne ſera pas l'effet d'une déclamation pour ou contre ; les gens ſenſés en abandonneront l'évenement au tems, à l'inconſtance des goûts, au plaiſir, & à l'habitude, qui ſeuls en ſont les maîtres.

Mais on veut aujourd'hui violer nos ſentimens & nos goûts actuels. Une cabale de gens ignorés la plûpart pour le talent, ou ruinés de réputation littéraire, d'enthouſiaſtes, de factieux, de furieux, (en muſique) l'ont entrepris. C'eſt une conjuration en forme : j'y vois Catilina *.

* Quò uſque tandem !

Faut-il que j'aye le chagrin d'y rencontrer Céſar!

La conjuration vient d'éclatter : le chef ſe montre * : ſans doute les gens de l'art ſe préparent à le combattre en regle ; en attendant je vais l'amuſer par une eſcarmouche. Je ſuis preſque l'adverſaïre qu'il a deſtiné dans ſon Livre à l'Honneur de lui répondre. Je ne ſuis Poëte ni Muſicien, & j'ai aſſez d'humeur pour pouvoir (vis-à-vis de lui) trancher du Philoſophe.

M. Rouſſeau nous dit des duretés *aſſomantes*. S'il nous rend une entiere juſtice, nous ſommes dans le cas de nous plaindre de lui, ſelon une maxime de droit fort triviale ** : mais ſi parmi ces choſes offenſantes il y en a d'équivoques, ou d'abſolument fauſſes ; s'il y a des paradoxes deshonorans pour ſon goût ; ſi ſon

* *Ille eſt, qui ſi occeperit !* Ah ! c'eſt celui-ci qui nous fera voir beau jeu ! *Terence.*

** *Summum jus, ſumma injuria.*

ouvrage humilie mal-à-propos, & peut devenir nuiſible à une quantité de gens, dont la ſubſiſtance eſt un objet d'attention pour la police générale de l'Etat. Je tiens qu'un pareil Ouvrage n'eſt ni d'un Philoſophe, ni d'un Citoïen; mais d'un cerveau malade, d'un cœur équivoque, & d'un eſprit dangereux & faux.

Selon M. Rouſſeau nous ne pouvons avoir dans notre langue un bon Poëme lyrique, nous n'avons ni mélodie, ni Muſique Nationnale, & ſi nous en avions une, ce ſeroit tant pis pour nous. Je vais lui poſer en fait des propoſitions bien contraires. On peut faire en notre langue un bon Poëme ſuſceptible d'être mis en Muſique, de maniere qu'il en réſulte pour la Nation un plaiſir vif & raiſonnable. Nous avons une mélodie & une Muſique Nationnale, & c'eſt tant mieux pour nous. Il faut venir à la preuve. Je commence par déclarer que ce n'eſt pas M. Rouſſeau que

j'eſpére de convaincre. Je ſçais que le ſentiment ne ſe démontre pas ; & puiſqu'il ne ſent rien dans nos Opéras, je vais parler aux gens qui ont été remués par le Ballet de Pigmalion & attendris par les beaux endroits de M. Lully.

Notre Opéra eſt un ſpectacle qui n'a preſque rien de commun avec l'Opéra Italien que le nom. La Poëſie, au lieu d'une ſimple déclamation, y employe le ſecours de la Mélopée pour émouvoir davantage ; car notre récitatif n'eſt point proprement mélodie ; c'eſt (autant que nous puiſſions nous en faire une idée) la Mélopée des Grecs, jointe à leurs Chœurs que nous avons retenus, & dont nous avons formé un ſpectacle embelli par les Décorations, les Chants & les Danſes.

Aſſervis dans nos Tragédies ordinaires aux unités, aux vraiſemblances, aux régles les plus exactes, nous avons abandonné nos Opéras aux preſtiges de l'imagination. Tout y ſent le pouvoir de ſa

magie. La nature eſt continuellement forcée, nos Héros ſont des Dieux. Juſqu'au ſon de la voix y groſſit. Nous nous prêtons à tout, & notre complaiſance devient pour nous une ſource de plaiſirs réels. * C'eſt ainſi que les Italiens ſe prêtent aux Géants de l'Arioſte.

Analiſons, s'il ſe peut, notre plaiſir. Je crois, principalement pour ce qui regarde la Muſique, appercevoir qu'il dérive de trois ſources; ſentiment, analogie, convention.

Toutes les fois que notre Chant exprime avec vérité des paſſions, nous éprouvons un plaiſir de ſentiment. Nous éprouvons celui d'analogie, quand il ſe joint à cette expreſſion quelque choſe qui caractériſe la façon de ſentir qui nous eſt particuliere. Une belle Scêne, nos Airs &

* Souvent en s'attachant à des phantômes vains,
Notre raiſon ſéduite avec plaiſir s'égare;
Elle-même jouit des objets qu'elle a feints,
Et cette illuſion pour quelque tems répare
Le manque de vrais biens que la Nature avare
N'a pas accordés aux humains. FONTENELLE.

nos Ariettes, la Muſique de nos Chœurs & de nos Ballets nous font tour à tour ce double effet. Le plaiſir qui nous vient de notre récitatif tient beaucoup plus de la convention que les deux autres ; en ce que nous le trouvons d'autant meilleur qu'il approche plus de notre déclamation tragique. Peut-on nous blâmer d'avoir un plaiſir de convention ? Avons-nous mal fait de convenir que notre récitatif tiendra de notre déclamation ? En ſoutenant la premiere propoſition, on réduit preſqu'à rien les amuſemens des hommes * : en niant la ſeconde, on fait le procès à notre déclamation tragique, & il faut y regarder à plus d'une fois. **

* Si l'on excepte les plaiſirs qui naiſſent de la ſatisfaction des beſoins, & qui tiennent immédiatement à la Nature, tous les autres ſont ſoumis à la convention & à l'habitude, & il ne me ſeroit pas difficile de démontrer qu'il y a autant de convention dans les plaiſirs que donnent les Opéras Italiens, que dans celui que les nôtres nous occaſionnent.

** M. Rouſſeau s'érige en juge ſouverain du recitatif & de la déclamation. Il y a un morceau aſſez bien critiqué par lui. Quant aux quatre vers de la Reconnoiſſance d'Iphi-

A l'égard des agrémens ſemés dans notre récitatif, & qu'on nous reproche, s'ils y ſont prodigués mal-à-propos, c'eſt la faute du Muſicien & non du genre; la plûpart de ces agrémens étant pris dans la nature. *

De ce que notre récitatif n'eſt qu'une déclamation ſoutenue, il s'enſuit que dans une belle Scêne d'Opéra le plus grand mérite eſt toujours du côté du Poëte. **

Perſonne, hors M. Rouſſeau, me refuſera-t-il que notre langue ne ſoit aſſez douce, aſſez ſonore pour qu'on puiſſe en

genie, pour qu'il les ait trouvés auſſi mal recités, il faut ou qu'il les ait chantés lui-même, ou qu'il ſe les ſoit ouï crier aux oreilles.

* Il y a apparence que M. Rouſſeau n'a pas connu l'amour & ſur-tout l'amour heureux, cette paſſion eut adouci ſes mœurs. Il eſt au moins à deſirer pour nous, qu'il devienne le témoin d'un entretien paſſionné. Il découvrira l'origine de nos ports de voix de nos martellemens & même des éclats qu'il appelle nos cris.

** Quand la ſcene eſt vuide le Muſicien ne peut rien y créer. De là vient que M. Rameau paroît quelquefois au deſſous de lui-même; mais c'eſt qu'alors il travaille ſur des Poëmes qui feroient tomber le grand Baron, s'il s'aviſoit de les déclamer.

tirer une belle Scêne, propre à être recitée dans le goût que je viens de dire ?

Tout le monde m'accordera que cette Scêne, parfaite de la part du Poëte, autant que peut le comporter l'idiôme, bien rendue par le Muſicien, exécutée par M. Jeliotte & Mademoiſelle le Maure, excitera en nous autres François un ſentiment de plaiſir plus vif que ne pourroit faire aucun autre ſpectacle dont nous ayons connoiſſance, & cependant nous en connoiſſons de bons.

Donc une belle Scêne d'Opéra François n'eſt pas un être de raiſon. Il faut ſçavoir ſi lesChants que nous y avons joints ont une mélodie dont le genre nous ſoit particulier, qui puiſſe nous donner un plaiſir vif & dont nous n'ayons pas lieu de rougir; ſi nos Chœurs ne font que du bruit; ſi nos airs de Ballets n'ont pas un caractère vigoureux, ſaillant, original; s'ils ne ſont pas pleins de feu, de variété, de gaieté, & d'expreſſion.

M. Rouſſeau avance que la mélodie de nos Airs eſt ſi platte, ſi languiſſante, ſi peu pittoreſque, que le Muſicien eſt obligé de la couvrir de parties, &c.

Mais je lui citerois trente Airs * ſur des mouvemens différens, que l'on peut chanter en chambre & ſans accompagnement, & qui feroient plaiſir, ſans qu'on ait beſoin de recourir aux voix du premier genre **; tandis qu'un bel Air Italien ne ſçauroit ſe paſſer du ſecours du Clavecin.

Je ſuis cependant bien éloigné d'attaquer ici la Muſique Italienne. Elle eſt ſimple, agréable, légere, malléable, fuſible; elle eſt propre à tout, & touche aux deux extrémités. Elle doit à ſa langue tous ces différens avantages. Mais je ne ſçais pas ſi la marche & le ton de la nôtre n'eſt pas plus propre à rendre certains ſentimens nobles & élevés, qui ont

* Voyez *Fuis, porte ailleurs tes rigueurs*, &c.

** Il ſuffit d'une voix médiocre pourvu qu'il y ait de la méthode, du goût, & que l'ame puiſſe ſe mêler au chant. C'eſt ce qu'on appelle *voix à intérêt*.

du rapport avec notre caractère. Nous ne réuſſiſſons jamais mieux que quand nous apoſtrophons les Dieux : l'inſtinct, autant que le ſentiment de leurs forces a inſpiré cette hardieſſe à nos Auteurs. *

M. Rouſſeau eſt ennemi de nos Chœurs. Selon lui, le Muſicien qui les compoſe n'a que le mérite d'un faiſeur d'acroſtiches.

Selon lui, l'oreille ne peut trouver de ſatisfaction à ſuivre une fugue ſur un beau deſſein, dont toutes les parties rentrent avec art, & dans laquelle vous ne perdez pas de vûe un ſujet qui vous eſt agréable**, ou qui redouble la chaleur & l'intérêt. Tel eſt celui de *Jephté*.***Je continue encore à m'en rapporter à ceux qui ont ouï ce dernier avec émotion & friſſonnement, qui ſe laiſſent enlever par celui de Pigma-

* Voyez les morceaux *Terminez mes tourmens, puiſſant maître du monde*, d'Iſis ; *Clair flambeau du monde ; Soleil, on a détruit ; Permettez aſtre du jour*, des Indes galantes.

** Tel eſt le chœur d'Hypolite, *Que ce rivage retentiſſe*, & *Brillant ſoleil*, de l'acte des Incas.

*** La Terre, l'Enfer, le Ciel même.

lion *, charmer par le petit Chœur des Talens Lyriques **; que ces gens-là me ſoient témoins des différens effets qu'ils ont reſſenti alors; & qu'ils diſent ſi le plaiſir du ſpectacle n'en a pas doublé pour eux.

Quant à nos airs de Danſe, j'avancerai hardiment qu'on n'en fait pas de meilleurs en Italie. La plûpart de ceux que je connois d'eux n'ont nul deſſein. Tantôt c'eſt de la gigue de Sonate, tantôt c'eſt une ſuite de *piano & de forté* ſur un mouvement lent.

Je me réſume & je dis: Il peut exiſter un Opéra François bien fait pour la Scêne, dont les airs ſoient chantans & touchans pour nous, dont les Ballets pleins de caractère ſoient à la fois agréables & variés, & dans lequel les Chœurs tantôt entrent dans la marche générale de l'action, tantôt ſervent à augmenter l'impreſſion du

* L'Amour triomphe.
** Suivons les loix.

plaiſir. Peut-être aucun de nos Opéras ne réunit-il toutes ces perfections. Mais il ſuffit que ma ſuppoſition ſoit dans l'ordre des choſes poſſibles, pour que preſque tout l'ouvrage de M. Rouſſeau porte ſur rien.

Je lui accorderai que notre langue eſt moins propre à la Poëſie lyrique que l'Italienne. Je lui accorderai, s'il veut, que les Italiens plus paſſionnés que nous pour la Muſique l'ont en général plus perfectionnée. Donc il faut brûler les Poëmes de Quinault, donc il a été ou il eſt impoſſible qu'on faſſe en Muſique rien de bon ſur ces Poëmes, ni ſur aucun autre.

Je vais faire un raiſonnement dans ſon goût, & me ſervir de ſa Logique.

La langue Angloiſe eſt dure & moins propre à la Poëſie Dramatique que ne l'eſt la Françoiſe. Leurs Auteurs ont moins entendu le Théâtre que les nôtres.

Le Théâtre François eſt le Théâtre par excellence. Il eſt adopté de toute l'Eu-

rope. Le Théâtre Anglois eſt circonſcript dans les bornes du Royaume. Nos Acteurs ont un jeu noble, meſuré, cadencé, ſoutenu. Les Acteurs Anglois ſont tout au plus pathétiques & naïfs.

Donc les Anglois doivent renoncer à leur Théâtre ; donc les beautés terribles & ſublimes de *Shakeſpear* ne doivent plus les toucher. Donc le Caton de M. Addiſſon eſt ſans mérite. Donc ils n'ont fait ni ne peuvent faire de bonnes Piéces.

Il ſeroit à deſirer que M. Rouſſeau allât propoſer à Londres ce paradoxe très-digne de lui ; on nous le renverroit corrigé.

Notre Opéra eſt en proportion pour nous, ce qu'eſt pour les Anglois leur Théâtre Dramatique ; c'eſt un Spectacle Nationnal. L'une & l'autre Nation auroit tort de vouloir le rendre univerſel. Mais l'une & l'autre Nation entendant bien ſes intérêts, auroit grand tort de détruire ſon Théâtre pour en élever ſur ſes ruines un étranger, quel qu'il fût. Il faut les admet-

tre

tre comme rivaux, & non comme deſtructeurs.

M. Rouſſeau allégueroit que s'il y a parité entre l'adoption des deux Spectacles par les deux Nations, il n'y en a nulle entre l'oppoſition de notre langue au Lyrique & de l'Angloiſe au Dramatique. Et moi, je penſe que toutes choſes ſeront égales, quand on aura décidé de l'idée que l'on doit ſe faire de notre Opéra.

D'ailleurs le Dictionnaire n'en eſt pas ſi étroit que M. Rouſſeau ſe l'imagine. Il étoit abondant pour Quinault. Ce Poëte rempli de talent, de naturel & de graces manquoit de fond. Ses Œuvres en font foi. Il n'a ſçu mettre que l'amour au Théâtre. Toutes ſes idées tournoient autour de ce cercle ; mais s'il eût pu changer de ſphère, la Proſodie Françoiſe eût plié ſous ſon génie. Il eût peint les paſſions avec cette expreſſion propre, élevée & lyrique qui lui fait dire dans Rolland :

Rendez grace à votre baſſeſſe
Qui vous dérobe à mon courroux.

Que M. Rouſſeau me permette de lui faire une ſuppoſition. Si nous n'avions juſqu'ici eu que des tragédies telles qu'on en voit chaque jour tomber ſur nos Théâtres, dont le ſtile dur, ſec, entortillé, plein de bouffiſſure ſert à rendre gauchement des idées giganteſques couſues à des Scênes dépourvues d'action, d'intérêt & de vraiſemblance ; ſe prétendroit-il raiſonnable, en avançant qu'on ne peut faire en notre langue un bon Poëme Dramatique ? Cependant il a lu Quinault, & par conſéquent il eſt bien plus déraiſonnable dans ce qu'il ſoutient.

Je ſuis entré en matiere avec bien de la défiance, tant je ſuis en garde contre l'effet des préventions & des préjugés d'habitude. Je n'ai voulu qu'effleurer ma cauſe ; mais je ſens qu'elle s'embellit à mes yeux, & qu'avec plus de lumieres & de travail on en pourroit tirer un bien meilleur parti, s'il n'étoit plus prudent de laiſſer tomber d'elles-mêmes une partie des

objections de nos adverſaires ; & d'abandonner les autres à la diſcuſſion du ſentiment qui en eſt le juge.

Il me reſte à donner un avis à M. Rouſſeau, s'il eſt ſuſceptible d'en recevoir ; c'eſt de faire un uſage plus réglé de l'eſprit & des lumieres dont il eſt doué, de reſpecter le Public à l'avenir, de ménager à un certain point juſqu'aux erreurs de ſes ſemblables, quand elles ne peuvent nuire à la ſociété ; de s'abſtenir des invectives ; enfin de devenir humain avant de penſer à être Philoſophe, la Philoſophie ne pouvant être que la perfection de l'humanité.

FIN.

JUSTIFICATION
DE LA
MUSIQUE FRANÇOISE.

JUSTIFICATION

DE LA

MUSIQUE FRANÇOISE.

Contre la Querelle qui lui a été faite par un Allemand & un Allobroge.

Adreſſée par elle-méme au Coin de la Reine le jour qu'avec TITON *&* l'AURORE *elle s'eſt remiſe en poſſeſſion de ſon Théâtre.*

Et ratione micans fictis non vocibus utor.

A LA HAYE.

M. DCC. LIV.

AVERTISSEMENT

L'On entend quelquefois ſoutenir des propoſitions ſi abſurdes & ſi ridicules, qu'elles ne ſont pas dignes d'être ſérieuſement réfutées : l'on voit de même éclore des Ecrivains ſi reſſemblants aux Eroſtrates *& aux* Bouviers du Languedoc, (1) *qui mettent le feu aux Temples & aux Moiſſons pour faire parler d'eux, que c'eſt remplir même leur objet que de leur répondre.*

(1) Un Gardeur de Chévres près de Niſmes mit le feu à la récolte du pays à la veille de la moiſſon, & avoua qu'il ne l'avoit fait que pour rendre ſon nom immortel. *Lou Cabrié de Nimès*, eſt auſſi renommé dans cette contrée que l'Incendiaire du Temple d'Ephèſe pouvoit l'être dans la Gréce.

Jean-Jacques Rouſſeau, *Allobroge d'origine, eſt avec ſes Ouvrages dans ce cas-là : le ton qu'il a pris dans la République des Lettres, les Thèſes qu'il a avancées ſont plus dignes d'exciter la pitié que d'armer le raiſonnement ; car comme l'a fort bien dit publiquement l'autre jour un Bel Eſprit qui a fait ſes preuves depuis longtems*, on ne tuë pas les Inſectes à coups de Canon (2).

Ce pauvre Genevois qui entend & ne ſent point ; ce Perſonnage que Molière *n'auroit pas raté, ſi propre à figurer avec les* Métaphraſtes (3), *les* Vadius *& les* Triſſotins (4), *devroit ſeulement être livré à la riſée du Public : mauvais ſinge de* Dio-

(2) M..... fit cette réponſe dans les foyers de la Comédie Françaiſe à des Meſſieurs qui diſoient des raiſons contre l'extravagant ſyſtême du ſieur Rouſſeau.

(3) Dans le Dépit Amoureux.

(4) Dans les Femmes Savantes.

géne, *il ne mérite pas que* Platon *entre en lice avec lui : en le voyant, en l'écoutant, en le liſant, on devroit ſe contenter de s'écrier avec* Liſimon (5),

Oh ! la Philoſophie a brouillé ſa cervelle :

Cependant comme dans ce Siècle-ci on peut dire plus que jamais,

Qu'un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire (6).

Et qu'ainſi le ſieur Jean-Jacques a déjà nombre d'Admirateurs, il devient néceſſaire d'arrêter, s'il ſe peut, la contagion, parce que rien ne ſe communique plus vîte qu'un air peſtiféré : d'ailleurs, pour lui donner la ſeule punition qu'il puiſſe craindre (l'obſcurité & l'oubli) on auroit beau défendre par un Ar-

(5) Dans le Philoſophe Marié.
(6) Boileau Deſpréaux.

rêt, de prononcer ſon nom ; il ne ſera pas moins en butte à la répréſaille d'une Nation & d'une foule d'Artiſtes qu'il a lâchement inſultés, & qui ne prendront pas aſſez ſur leur reſſentiment, pour ne payer leur Aggreſſeur que du mépris dû à ſes Libelles : ainſi j'ai crû que je ne devois rien refuſer à une FRANÇOISE *charmante qu'il a offenſée vivement, qui eſt auſſi ſéduiſante par ſa figure que par ſa façon de s'exprimer.* (7)

Belle ſans ornement, dans le ſimple appareil,
D'une Beauté qu'on vient d'arracher au ſommeil.

Je la trouvai, le jour de la repriſe de Titon *&* l'Aurore *à l'Opera, où elle n'avoit paru depuis long-tems, s'étant réfugiée avec* Atis (8) *à la*

(7) Racine, *Britannicus.*

(8) La Cour s'étant ennuyée des Pieces qu'on jouoit à Fontainebleau, le Duc de Richelieu a fait répréſenter *Atis*, que le Roi & toute l'auguſte Maiſon Royale ont ſouhaité de revoir une ſeconde fois & qui a fait encore plus de plaiſir à la deuxiéme répréſentation qu'à la premiere.

Cour la plus brillante & la plus judicieuſe de l'Europe : elle me pria de répandre dans le monde , & de faire imprimer un Mémoire qu'elle me remit , & qui contenoit , me dit-elle , ſon Apologie contre une Cabale de gens ſans goût qui veulent lui enlever ſes Amants , pour les aſſervir ſous le joug d'une petite Pigriéche (9) *étrangère qui n'a pas le ſens commun , & n'a que du babil ; qui rit où il faudroit pleurer , & pleure où il faudroit rire ; qui , ſans s'aſſujettir à aucune bienſéance, ſans changer de maintien , change de caractère ſelon ſes caprices & tous ceux de ſes Entremetteurs.*

On avoit attaqué cette aimable

(9) Elle eſt (la Muſique Italienne) quand il plaît au Muſicien *triſte* ſur un mouvement *vif*, *gaye* ſur un mouvement *lent*, & change ſur le même mouvement de caractere au gré du Compoſiteur , ſans dépendre en cela du Poëte. Lettre de Rouſſeau , pag. 68.

Dame l'année dernière par des injures dites avec beaucoup d'animosité, *& répouſſées* avec beaucoup d'eſprit (10). *Le Docteur* Marfurius (11) *qui doute de tout, a prétendu cette année-ci la regarder comme un être chimérique, & donner des raiſons contre ſon exiſtence : mais comme la raiſon n'exiſte pas plus dans un eſprit faux qui ne ceſſe de ſe contredire depuis qu'il écrit, que n'exiſte la* dent d'or *dans la bouche de l'Enfant de Siléſie cité ſi à propos* (12); *il a été obligé de ſe ſervir des ſeules armes à ſa portée ; de recourir aux outrages les plus ſanglans : il eſt vrai qu'il ne les croit pas capables de bleſſer perſonne* (13).

(10) Voyez l'Avertiſſement qui eſt à la Lettre du Génévois, qui dit tout le contraire, malgré tous les Ecrits qui exiſtent.

(11) Dans le Mariage forcé.

(12) Voyez le commencement de ladite Lettre.

(13) Voyez l'Avertiſſement qui précéde ſa Lettre.

Quoiqu'il en ſoit, la France ne rougira pas ſans doute, d'avouer qu'elle fait plus de cas de ſes Muſiciens; que dis-je, du dernier de ſes Muſiciens qui l'égaye du moins par des Ponts-neufs, n'eût-il fait qu'un Devin de Village (14), *que d'un Philoſophe de l'eſpèce de celui qui déclame ſans ceſſe contre les Sciences, les Arts, le bon goût, & qui voudroit la replonger dans la barbarie, dont les* Richelieux *& les* Colberts, *aidés des* Corneilles, *des* Descartes, *des* Molieres, *des*, Lullis, *des* Le-Bruns, *& des* Mansards *l'avoient heureuſement retirée; d'un Philoſophe auſſi aveuglé que* Narciſſe (15) *qui n'adore que*

(14) Acte d'Opéra du ſieur Rouſſeau qui n'a réuſſi que par les airs de Pont-neuf qu'il a imités, & ſur-tout par le mérite que lui a prêté le ſieur *Jéliotte*.

(15) Comédie du même, ſifflée au Théâtre & ſur le papier, auſſi bien que la Préface qui la précéde, & que l'Avertiſſement du *Devin de Village*, où l'amour-propre de l'Auteur eſt ſi bien dévoilé.

lui, & ſe ſuffit à lui-même (16) : *elle fera même gloire de préférer une jolie chanſon à un mauvais ſophiſme auſſi raboteux & auſſi ſec que les rocs eſcarpés qui ont vû naître un orgueilleux Auteur qui oſe s'arroger auſſi témérairement le titre de Philoſophe que celui de Citoyen d'une Nation* (17) *qu'il cherche ſans ceſſe à dégrader & à avilir ; mais qui lui rendant juſtice, ne doit le regarder que comme un Serpent perfide qu'elle a réchauffé dans ſon ſein.*

(16) Voyez leſdits Avertiſſemens.

(17) Peut-être le ſieur Rouſſeau a-t'il acquis depuis peu des Lettres de Naturalité, puiſqu'il ne ſe qualifie plus, *Citoyen de Genève*, & qu'il dit *nous*, & *nôtre*, en parlant, des Français & de leur Nation.

Fautes eſſentielles à corriger.

PAge 7. ligne derniere, *nombre*, liſez *ordre.*
P. 10. l. 2. *eſprit*, liſ. *ennui*
P. 20. l. 7. de la note, *rudement*, liſ. *durement.*
P. 25. l. 1. *révolteront*, liſ. *révolteroit.*
P. 40. l. 1. *vérité*, liſ. *raiſon.*

JUSTI-

JUSTIFICATION
DE LA
MUSIQUE FRANÇOISE;

Contre la querelle qui lui a été faite par un Allemand & un Allobroge.

QUOIQU'IL soit assez rare dans tous les Tribunaux de Thémis de voir un Client plaider pour lui-même, je me trouve dans une de ces situations singulieres qui permettent quelquefois aux Juges d'admettre les Parties à leur propre défense. Je suis LA MUSIQUE FRANÇOISE ; je décline mon nom, & je vous assure que j'existe, pour que vous vous préserviez de la séduction de certains Sophistes, qui osent soutenir que je suis

un être de raiſon, dont l'exiſtence eſt auſſi impoſſible que celle de la chimère. Je ne vous dirai pas, ouvrez les oreilles pour me donner paſſage juſqu'au cœur ; car, à l'exemple de mes ennemis, vous pourriez être aſſez injuſtes pour oſer me condamner ſans m'entendre ; daignez ſeulement ouvrir les yeux de l'eſprit, puiſque ce n'eſt que par-là que vous voulez me connoître ; & ſi vous les avez auſſi bons que vous vous en vantez modeſtement, je ſçaurai vous convaincre que je ſuis moi-même, non le *moi* du *coin de la Reine*, mais le *moi d'Armide & d'Atys* qui charme les oreilles & ravit les cœurs.

Dans le Siècle paſſé, apparemment moins éclairé, ſelon vous, que celui-ci ; mais quoique vous puiſſiez dire, plus ſuſceptible de ſentiment, une ſeule Scène de ces grands chef-d'œuvres de l'inimitable *Lulli* me valoit plus d'éloges que je ne reçois d'injures aujourd'hui.

L'on ne ſe contentoit pas alors de m'accorder, comme par grace, une froide admiration qui me flatte peu ; mais plûtôt mes Auditeurs entraînés par la force de la vérité de l'expreſſion, retrouvoient dans mes ſons enchanteurs les mouvemens de leur ame, & répandoient avec volupté des larmes délicieuſes.

Pardonnez, Meſſieurs, ſi j'oſe rappeller devant vous le ſouvenir de ma gloire paſſée, ou plutôt ſi j'oſe dire que j'étois alors le véritable *Soſie*, ou le ſeul *Amphitrion*. Je vois ici réunis les Chefs & les Satellites de votre fameux coin où vous avez conjuré ma perte. Je ne vois que d'odieux projets pour me diſputer ma légitimité & pour placer mon inſolente Rivale ſur mon trône : j'ai cependant la témérité de me préſenter devant vous ſans défenſeur, ſans appui ; n'ayant pour ſeules armes que mes attraits, mes titres & mes raiſons.

Mais la douceur des voix de mon

Séxe eſt impuiſſante ſur le cœur de grands hommes tels que vous ; les charmes d'un de ces Etres infortunés que l'Italie mutile pour ſes plaiſirs, vous paroiſſent préférables à toutes nos beautés, ſi dignes pourtant de triompher partout. Vous ne faites pas plus de cas de mes titres, puiſque près d'un ſiècle de poſſeſſion ne me met pas à couvert de la preſcription. Il ne me reſte donc que la raiſon, & je me flatte que vous ne voudriez pas mériter le reproche d'avoir refuſé d'écouter ma défenſe, & de m'avoir éconduite ſans me connoître, après m'avoir jugée ſans m'entendre. (1)

(1) On n'entreprend pas ici de dire toutes les raiſons qui ſont favorables à la Muſique Françoiſe, ou capables de détruire les mauvais raiſonnemens du ſieur Rouſſeau : comme il n'y a pas une phraſe dans ſa Lettre qui ne ſoit ſuſceptible de diſcution & de replique, il faudroit ſortir du Privilége de la Brochure & empieter ſur les droits de l'in-folio : ce ſeroit d'ailleurs oublier les principes & le bon mot du Poëte rapportés dans l'Avertiſſement précédent. Il ſuffit de répondre à ce qu'il y a de plus ſpécieux & à ce qui ſert éternellement de champ de bataille aux *Muſiqu-italico-manes*, & de faire voir que le ſieur Rouſſeau n'eſt que plagiaire & audacieux dans ſa Satyre.

Je vois qu'à ce mot de *Grands Hommes*, vos oreilles ſe redreſſent & s'allongent. Oui, Meſſieurs, vous êtes grands ! & ne faut-il pas que vous le ſoyez, pour être à la fois Prophètes, Légiſlateurs, Réformateurs, Chanteurs, Compoſiteurs, Poëtes, & Philoſophes ; pour entreprendre de perſuader à la Nation Françaiſe que, depuis 80 ans elle croit s'amuſer, lorſqu'en effet elle s'ennuye ? Ces fêtes brillantes que Lulli ranimoit par les ſons ſéduiſans que je lui prêtois, & qui faiſoient accourir toutes les Nations d'Europe à la Cour de LOUIS LE GRAND, n'avoient donc produit qu'un ennui mortel ? Les rapports qu'en ont fait les Hiſtoriens, les éloges que les Poëtes leur ont donnés, les effets que j'en ai vûs moi-même ; tout cela, je l'avouë, doit céder à vos lumières, à votre goût, à vos ſublimes déciſions ; ſans doute, rien n'étoit plus fade & plus ennuyeux : tant de Princes ne ſe raſſembloient, tant d'E-

trangers n'accouroient des bouts du Monde à Verſailles que pour s'y ennuyer à m'entendre ! C'eſt encore pour bannir la joye & ramener l'ennui à la Cour de LOUIS XV. qu'on n'a été ſatisfait cette année à Fontainebleau, que lorſqu'on m'a retrouvée, & que j'ai reparu dans tout mon éclat ſoutenuë de mon cher *Lulli* & de mon aimable *Jéliotte* (1) ? on s'ennuye de même lorſque dans mon Sanctuaire on m'applaudit en fondant en larmes ; mais on ne s'ennuye point, lorſqu'à vos plats Bouffons, on s'écrie triſtement avec une mine allongée, *Ah, que cela eſt beau !* ou lorſqu'on bat des pieds & des mains en bâillant. Qui de vous, Meſſieurs, quel Enthouſiaſte le plus décidé de ces Farceurs Ultramontains oſera ſoutenir qu'il a jamais entendu ſans bâiller, un de leurs Intermédes entiers ? Ce ſont pourtant ces Hiſtrions que vous m'oſez préférer, quoi-

(1) Voyez la Note 3e. de l'Avertiſſement.

que votre nouvel Evangéliſte convienne (1) que *ce ſeroit auſſi mal juger du Théâtre Lyrique Italien ſur ces farces, que de juger le Théâtre Français* (de la Comédie) *ſur l'IMPROMPTU DE CAMPAGNE, ou le BARON DE LA CRASSE.* (2) J'ajoûte, ou de juger le mien ſur *les TROQUEURS* & *le DEVIN DE VILLAGE.*

Si les Allemands, univerſellement reconnus pour les Peuples les plus délicats en fait de goût, n'ont pas encore eu parmi eux de génie ſupérieur, qui ait ſçu adapter à leur langue une Muſique agréable; » s'ils n'ont point eu d'Artiſte d'un ſenti- » ment aſſez délicat, & d'un eſprit aſſez » élevé pour connoître la grande pureté » des émotions qui étoient particulières » à leur climat, parce que chaque Na- » tion doit avoir un nombre de ſentimens

(1) Lettre de Rouſſeau, page 46. & 47.

(2) Après cet aveu des Chefs des Bouffons, les François qui ne connoiſſent de la Scene Italienne Lyrique que ce que leur en ont fait voir ces Bouffons, ont-ils tort de la trouver ennuyeuſe & déteſtable?

» agréables (1); s'ils ont eté aſſez raiſonnables pour ſe faire une gloire d'abolir ce qu'ils avoient regardé comme des chef-d'œuvres (2); enfin, ſi le plaiſir l'a emporté chez eux ſur la vanité, & s'ils ont ſacrifié le préjugé à la raiſon; qu'eſt-ce que cet exemple conclut contre moi? Ce n'eſt point ſur un préjugé que mon mérite eſt fondé; c'eſt ſur des ſenſations réelles, ſur des principes conſtans, ſur des beautés avouées partout, qu'eſt établi mon triomphe & l'amour que les Français ont pour moi.

Qu'importe qu'un Arménien diſe à Veniſe qu'il aime mieux la Muſique Italienne que la Françoiſe: ô le grand témoignage! Encore, ſi vous me parliez de quelque Mandarin Chinois, ou de quelque homme à queuë de l'Iſle de Borneo,

(1) Voyez l'Eſprit des Beaux-Arts T. II. C. XI. L'on eſt ici de meilleure foi que le ſieur Rouſſeau; l'on ne ſe pare point des plumes de paon; je cite les Livres d'où j'ai emprunté quelque bonne réflexion.

(2) Voyez La Lettre de Rouſſeau, page 2.

l'autorité

l'autorité ſeroit digne de la ſingularité de l'opinion ; mais un Arménien n'eſt point un Etre aſſez extraordinaire, ni un Docteur aſſez grave pour faire une *opinion probable*. C'eſt un homme qui porte une robbe longue, & qui ſe coëffe d'un bonnet ; vous voyez que je le connois.

M. Rouſſeau va chercher ſes témoins en Aſie, mais moi, je veux les prendre en Italie même : la déciſion d'un Vénitien homme de Lettres reconnu pour tel dans toute l'Europe, qui ſait le Français auſſi bien que ſa Langue naturelle, vaut bien celui d'un Arménien. M. ALGAROTI, dans ſon *Newtonianiſme dss Dames*, page 75. dit : » j'aime mieux, dit » la Marquiſe, la Muſique Françaiſe que » la Muſiq.. Ital.., parce que, avec des » Notes ſimples & unies, elle touche le » cœur, & met les paſſions en mouve- » ment ; au lieu que l'Italienne, *avec ſes* » *tons découpés*, les fugues, les tremble- » mens continuels & tout ſon art nous

» laiſſe la plupart du tems dans une tran-» quillité pleine d'eſprit. »

D'ailleurs l'Armenien parloit à Veniſe : qui ſçait ſi à Paris il n'eût pas prononcé tout autrement ? Les Orientaux ſont plus politiques que votre Génevois : quand même ce Syrien ou ce Perſan eût déſapprouvé en Italie ou en France la Muſique du pays il ſe ſeroit bien gardé de heurter de front le ſentiment de la Nation, & il auroit paru de même avis. Cet homme n'étoit point ſans doute de ces Philoſophes de Collége qui ſont toujours prêts à dire, *ſic ego autem contrà argumentor*, qui n'ont, de la Philoſophie, que l'eſprit de contradiction & d'impoliteſſe, & qui, s'ils *prophétiſoient* (1) à Rome, à Milan, à Florence, ou à Veniſe, nieroient l'exiſtence de la Muſique Italienne, comme ils nient la mienne à Paris, & ſoutiendroient alors

(1) Les Bouffoniſtes ne parlent qu'après leurs Prophétes.

avec autant d'acharnement contr'elle, qu'ils en montrent aujourd'hui contre moi, que je ſuis la ſeule Muſique qui chante & qui exprime le ſentiment. Alors les ornemens que je condamne vaudroient mieux que *les Notes ſous-entenduës des Italiens* ; alors, ſi un *Jéliotte* venoit à la Cour de ces Capitales, & ne chantoit dans un concert que quelqu'une de mes chanſonnettes & point de mes grands morceaux vraiment pathétiques, ces prétendus Connoiſſeurs ne manqueroient pas de dire que l'*ORPHÉE FRANÇAIS ſentoit mieux la portée de ſes Auditeurs, qu'ils ne la connoiſſoient eux-mêmes.* (1)

Qu'importe que les Nations voiſines & étrangères me préférent ma rivale ? » Comment ſe pourroit-il que la Muſique

(1) Voyez la Note de la page 46. de la Lettre. Le Sieur *Caffarelly* a montré trop de ſatisfaction des applaudiſſemens qu'il a reçus a Paris, pour avoir pû tenir un diſcours ſi inſolent.

» Françaiſe eût fait rejetter aux autres » Peuples la Muſique Italienne à laquelle » ils étoient habitués. (1) Lors du renou- » vellement des Lettres, tous les Peu- » ples de l'Europe ayant langui dans une » mauvaiſe Muſique ne pûrent ſe défen- » dre d'adopter la grande activité de la » Muſique Italienne : il leur ſeroit trop dif- » ficile de ſentir des émotions ſimples & » délicates, lorſque, par un long uſage, » leur ſentiment n'eſt devenu capable que » d'être ébranlé par des mouvemens vifs » & rapides. On ne ſent point les plai- » ſirs délicats & vertueux d'une Société » choiſie, lorſqu'on s'eſt habitué à l'in- » décence active & turbulente de la mau- » vaiſe Compagnie » ; lorſqu'on eſt blaſé par les liqueurs fortes, peut-on ſavou- rer un excellent vin de Bourgogne ? » *Lulli* (2) quoiqu'Etranger, ſçut dé-

(1) Eſprit des Beaux-Arts, Tome II. Ch. XI. page 10. & ſuiv.

(2) Ibidem.

» couvrir l'expreſſion ſonore que deman-
» doit la vérité du ſentiment des Poëmes
» de QUINAULT : en rendant les mouve-
» mens d'une verſification tendre, pathé-
» tique, noble, ſublime, & quelquefois
» terrible », il me fit paroître telle que je devois être pour des Français, & non pour des Peuples dont il ambitionnoit peu les ſuffrages, & à qui il ne cherchoit point à plaire. L'univerſalité, dont ma Rivale fait ſon trophée, ne pourra diminuer que » lorſque les différentes Na-
» tions auront, comme les Français, dé-
» couvert les expreſſions qui leur ſont
» plus particulières; lorſque des Artiſtes
» aſſez habiles pour diſcerner ces expreſ-
» ſions les plus convenables à leur Lan-
» gue & à leur façon de s'exprimer & de
» ſentir, enrichiront les divers climats de
» ce que je me fais gloire d'avoir inſpiré à
» Lulli. N'eſt-il pas aiſé de concevoir
» qu'il y a, pour la Muſique, un goût Al-
» lemand, (1) un goût Anglais, Eſpa-

(1) Eſprit des Beaux-Arts, ibidem.

» gnol &c. qui n'eſt encore, à la vérité, » que des nuances du goût Italien, qui » s'eſt impatroniſé chez eux ? Mais ce » goût National, ſuivi avec ſentiment, » par un Artiſte éclairé, feroit tout au- » tant de genres particuliers, & auſſi dif- » tincts de la Muſique Italienne, que cel- » le-ci l'eſt de moi. »

Qu'importe que des Français même n'ayant vû que de mes Opéra, ayent pû s'imaginer qu'ils n'avoient aucun goût pour la Muſique, & qu'ils ayent été déſa- buſés de cette idée, en entendant les In- termèdes Italiens ? N'ai-je pas connu pa- reillement des Français, qui n'ayant vû que des Tragédies de CORNEILLE ou de RACINE, n'auroient jamais conçu le plai- ſir qu'on peut prendre à la Comédie Fran- çaiſe, s'ils n'avoient été enſuite enchan- tés de *l'Avocat Patelin*, ou du *Médecin malgré lui* ? Les uns & les autres ne ſont point flattés de l'expreſſion pure, ſimple & délicate du ſentiment : il leur faut plus

d'activité, plus de lazzi, plus de plaisant : ils ont, comme vous, Messieurs, des oreilles, & n'ont point d'ame.

Qu'importe que les Airs Italiens, chantés par des Français (1) soient passables, & que des Airs Français ne soient pas supportables dans la bouche d'un Italien ? Pourquoi assûrer qu'il s'ensuit delà que les Italiens ont une mélodie, & que les Français n'en ont point ? Que les beautés du Chant Italien sont dans la Musique même, au lieu que celles du Chant Français ne sont que dans l'art du Chanteur ? Pourquoi ne pas tirer une conséquence plus juste, & qui suit bien plutôt des *prémices*, qui est, que la beauté du Chant Italien ne vient que de la notte seule, & nullement de l'expression des paroles ; que par conséquent, elle ne suppose aucun sentiment à exprimer, ni à faire sentir ; puisque tout Chanteur qui suit sa notte, même sans entendre ce qu'il dit, la rend

(1) Lettres, pages 29. & 30.

preſqu'auſſi-bien qu'un National, & quë tout Spectateur qui l'écoute, ſans comprendre ce qu'il entend, en eſt flatté, de même qu'un Italien ? Au lieu que ma beauté conſiſte dans l'alliance des paroles & de ma notte, dans l'art que je mets à exprimer, en chantant, le ſentiment contenu dans le langage ; union qui ne peut être parfaitement renduë que par un Français qui connoît la véritable maniere dont ſa Nation ſent & s'exprime, & qui ne peut être bien goutée que par des oreilles & des cœurs Français à qui cette expreſſion eſt particuliére.

» Il y a dans la Muſique une je » ne ſçai quelle analogie avec nos paſ- » ſions, dit un homme de beaucoup d'eſ- » prit (1) ; une certaine force pour les » peindre, à laquelle les paroles toutes » ſeules n'atteindront jamais, & dont les » paſſions, pour être exprimées dans tou- » te leur énergie, auront toujours beſoin.

(1) M. Rémond de S. Mard, Œuvres diverſes, Tom. 5.

Mais,

Mais de même que le ton que l'on donne à ces paroles, pour exprimer le ſentiment, eſt particulier à chaque Nation, le ton que la Muſique peut prendre pour accorder les uns avec les autres dépend de l'expreſſion Nationale.

Qu'importe enfin que ma langue ne ſoit pas ſi avantageuſe pour la Muſique que la Langue Italienne; qu'elle ait des conſonnes qui ſe choquent, des voyelles muettes, des mots trop durs pour le chant & autres défauts? La Langue Italienne eſt plus propre que la Françaiſe pour la Muſique; donc je n'exiſte pas: quelle juſteſſe de concluſion! La Langue Grecque étoit plus belle que la Latine; donc le Poëme de Virgile n'en étoit pas un: la Langue Latine eſt plus belle que la Françaiſe: donc les Tragédies de Racine n'en ſont pas; donc celles de Sénèque ſont ſupérieures à celles de l'*Euripide Français*. Cependant il eſt bien décidé que les Tragédies du Poëte Latin n'en

méritent pas le nom. Vous avez eu raiſon de vous faire précéder par un Prophéte ; car il ne falloit pas moins que l'autorité d'une Prophétie, pour faire ajoûter foi à des vérités ſi contradictoires. Mais cette Langue Françaiſe, toute vicieuſe que vous la trouvez ; quoique réduite, ſelon une mauvaiſe plaiſanterie que vous avez ſaiſie, à un ſi petit nombre de mots, eſt-elle moins propre à exprimer les ſentimens les plus tendres, les plus délicats, les plus véhémens, les plus forts ? Manquerois-je de morceaux, & de morceaux faits pour être chantés, à oppoſer pour la force & pour la délicateſſe aux Strophes du TASSE rapportées en faveur de la Langue Italienne (*) ? Les Poëmes

* Sans parler des Poëmes de Quinault qui fourmillent de ces ſortes de morceaux, il ne ſeroit pas difficile d'en trouver grand nombre d'autres dans ſes ſucceſſeurs ; mais pour ſurcroît de preuves, j'en prends un d'un Opéra qui ne doit pas être fort connu, puiſqu'il n'a jamais été mis en Muſique, parce que M. *Rameau*, par une raiſon particuliere, n'ayant pas autrefois voulu le noter, l'Auteur

de Quinault & de quelques-uns de nos Modernes ſont-ils moins pleins d'images & de ſentimens ? Le cédent-ils à ceux des Italiens ? Non ſans doute : je dois donc avoir aſſez d'art pour me plier à leur conſtruction, c'eſt à moi à en adoucir la rudeſſe par mon chant. Si je par-

ne l'a tiré de ſon cabinet que pour le faire imprimer avec ſes autres Ouvrages. (a) *Tomiris*, Reine des Scythes déſeſpérée que *Cyrus* préfére pour *Mandane* la mort au trône & à la main que lui offre cette Reine, lui dit :

Mais crois-tu que ma rage
Se borne à ton trépas ?
Pour venger mon outrage,
Non, non, ta mort ne ſuffit pas.
C'eſt par le ſang de ma Rivale,
A tes yeux effrayés, avant le tien verſé,
Qu'une vangeance ſans égale
Peut contenter mon amour offenſé ;
Et je veux qu'en tombant ta tête encor fumante
S'abbreuve a mes regards du ſang de ton Amante ;
Que ce ſpectacle affreux, au gré de ma fureur,
Ne m'offre plus en toi qu'un objet plein d'horreur.

Ce ſont là ſurement des vers forts & une image terri-

(a) Voyez le Théâtre & Oeuvres diverſes de M. DE MORAND Tom. III. Acte II. des *Amours des Grands Hommes*. Ce Livre ſe vend chez Sebaſtien JORRY, près du Pont S. Michel.

viens à rendre parfaitement, délicieuſement, voluptueuſement le ſentiment qu'ils m'offrent à exprimer, j'ai rempli ma tâche ; & je ne puis manquer d'ê-

ble ; ils ne ſont pourtant pas moins harmonieux & aiſés a mettre en chant ; mais ce n'eſt pas là de quoi il s'agit, me va-t-on dire. Rouſſeau prétend en cet endroit, que les Français ne peuvent, comme les Italiens, faire en même tems des vers *durs* & *ſonores*, durs pour l'oreille, ſans l'être pour la prononciation. C'eſt-là certainement *l'Hirco-Cervus :* car, pour que l'oreille ſoit rudement affectée, il faut que l'air qui lui porte le ſon ſoit rudement agité ; & ſi la prononciation eſt douce, qu'eſt-ce qui agitera l'air rudement ? Ce n'eſt pas là de la Phyſique ni du raiſonnement de notre grand Philoſophe. Oui, la Langue Françaiſe ne ſe pique pas de faire des vers durs pour l'oreille ſans qu'ils le ſoient à la prononciation : elle laiſſe l'impoſſible aux Partiſans des Bouffons : la Strophe même citée du Taſſe n'a de dur à l'oreille que ce qui eſt dur à la prononciation. Ce Prédicant ignore-t-il d'ailleurs que les gens de bon goût regardent comme une puérilité cette figure de Rhétorique, ou pour mieux parler, ce trope qui conſiſte à peindre par le ſon des mots, l'image que le ſens de la phraſe préſente, lorſque cette figure n'eſt pas employée naturellement, & qu'on ſent trop le travail qui l'améne. Voilà pourtant en quoi conſiſte principalement cette expreſſion tant vantée de la Muſique Italienne : elle s'attache à porter continuellement l'image à l'oreille, & non pas au cœur ; elle s'amuſe à imiter le bruit des verroux, celui du bouillonnement d'une marmite, d'une cloche &c. La Muſique Françaiſe fait tout le contraire, dans ſa Langue & dans ſa Muſique, ou du moins elle uſe très-ſobrement de ces ſortes de peintures.

tre mélodieuſe ſi je ſais toucher. Que l'Allemand, que l'Allobroge à qui je n'ai pas le bonheur de plaire, décide que je ne ſuis pas faite pour lui, mais qu'il ne nie pas pour cela mon exiſtence : qu'il imite le Français qui conclut ſimplement, ſi la Muſique Italienne lui déplaît, qu'elle n'eſt pas compoſée pour ſon cœur ou ſes oreilles, & ne lui diſpute pas pour cela la vie. Qu'on me la laiſſe du moins en France ; je m'embaraſſe peu d'en jouir ailleurs. Ma Rivale eſt plus ambitieuſe : elle veut régner partout, & me chaſſer même de mon empire & du monde. En vérité, c'eſt être bien cruelle. Qu'elle me permette du moins *d'aboyer* dans ma patrie, puiſqu'il lui plaît de nommer ainſi mes Chants ; & moi j'abandonnerai l'Univers entier à ſes miaulemens ; (1) car c'eſt ainſi que je regarde ſa prétenduë mélodie ; où, pour lui appliquer

(1) Il eſt encore plus vrai que la Muſique Italienne miaule, qu'il n'eſt vrai que la Françoiſe abboye.

le vrai caractère de la Lettre de mon Aggresseur, *sunt verba & voces, præterea que nihil.*

Mon Empire est fort distinct de celui des Allemands, & ma cause n'a rien de commun avec la leur : pourquoi viennent-ils donc mêler leurs intérêts avec les miens ? (1) Est-ce le Ciel qui a suscité un Prophète de ces Régions Hyberbernoises ? Le Dieu du goût, à l'exemple du Dieu des Chrétiens, voudroit-il, pour établir son Culte, se servir des moyens les plus foibles & des bouches

(1) C'est le sieur *Grimm* qui a commencé la quérelle contre la Musique Françoise, par sa Lettre sur *Omphale*, & qui l'a poursuivie par la *Prophétie de l'Ecolier de Prague*. Cet homme avoit fait en son pays plusieurs Tragédies qui avoient bien mérité d'y être sifflées, puisqu'il y en avoit une où l'on voyoit ce dénouement-ci : un Prince qui n'a pas la force de tuer un Tyran dont il veut se défaire, lui jette son poignard, en lui disant, qu'un monstre tel que lui n'est pas digne de mourir de sa main. Le Tyran se baisse pour ramasser le fer ; & dans ce tems-là le Prince sort une corde de sa poche, la jette au col de son ennemi, & l'étrangle. Ce Poëte qui n'avoit pû réussir dans son pays, est venu prophétiser en France, où, quoique ses Prophéties Françaises soient aussi ridicules que ses Tragédies Allemandes, il a en quelque sorte vérifié le Proverbe : *nul n'est Prophète dans son Pays.*

les plus ignorantes ? Ce prétendu Prophète moins raiſonnable que l'Aneſſe de *Balaam*, avoit annoncé que je ne ſerois jamais moi-même : il avoit eu l'audace de me ſoutenir que je n'exiſtois ; ni ne pourrois exiſter : je ne crus pas devoir me montrer, pour détruire des viſions enfantées ſans doute par un cerveau brûlé ; mais à préſent que la prédication ſuit la prédiction, & que Jean Jacques ſe déclare le Miniſtre de ce nouvel Evangile:* je ſors de ma retraite pour lui rappeller, que depuis la révocation de l'Edit de Nantes, les Prédicans de ſon Pays ſont mal reçus en France.

Une ſeule conſéquence qui réſulte de leur impertinent projet, devroit impoſer ſilence à ces Prédicans ſans miſſion, & à ces Fanatiques ſans autorité ; perſonne ne ſoutient que, dans la Muſique Italienne,

* On nous annonce de nouveaux Ouvrages contre la Muſique, compoſés par les autres *Inſpirés*.

il y ait une Chanſon de Table (1); & l'on convient généralement que ſes pauvres Chantres qui ont payé ſi cher leur voix, reſtent auſſi courts dans les ſacrifices de Bacchus que dans ceux de l'Amour! & l'on veut priver les Français d'un des plus doux agrémens qu'ils trouvent dans leurs Orgies! on veut qu'ils m'abandonnent pour reſter muets parmi les pots & les verres! on veut les réduire à la morne taciturnité d'une pipe, & à l'incommode fumée du Tabac? Bientôt on les invitera à faire la fortune de leurs Garçons en les rendant inhabiles au premier commandement de la Nature, (2) pour leur faire remplir les rôles des femmes; mais cette propoſition inhumaine

(1) La Muſique Françaiſe a de plus, le Chant d'Egliſe, qui l'emporte ſans contredit ſur celui des Italiens, au jugement de toutes les Nations de l'Europe, que nous pouvons bien reclamer ici, puiſqu'on l'emploie ſi ſouvent contre nous. Les *Lalande*, les *Campra*, les *Mondonville* ne ſeront pas accuſés de manquer de mélodie & d'harmonie dans leurs Motets. Elle a encore les Cantates: qui oſera dire que celles de *Clerambaut*, & autres bons Maîtres, manquent de Chant & d'Harmonie?

(2) *Ite & multiplicamini.*

les

les révolteront ſans doute autant.... il faut avouer qu'il nous vient quelquefois d'au-delà des Monts, des choſes bien admirables !

Mais pour dédommagement de mes Jolis Airs & Rondes de table, ne donnera-t-on pas à mes Compatriotes des Bouffons qui les divertiront au Théâtre ? Il n'eſt pas beſoin de chanter pour boire ; mais il eſt beſoin de Muſique Italienne pour l'Opéra. Malheureuſement les Dames Françoiſes ſont déclarées contre ce miſérable ſpectacle : on n'en voit point qui ſe mêle parmi le coin de la Reine : perſuadées que ce goût-là ne peut flatter que des hommes qui ne ſentent pas la douceur d'entendre chanter cette plus belle moitié de l'eſpèce humaine, elles ne veulent point troubler par leur préſence des plaiſirs où elles ne peuvent avoir part : il faudra donc, ſi l'on me chaſſe, que ces Belles ſoient privées abſolument de Muſique, & que mon Académie, QUI EN ÉTOIT UNE autre-

fois, mais qui pourroit n'être bientôt plus qu'une *banqueroutiere*, graces à vos bouffons, s'endettât encore d'un million, ſi le ſyſtême du nouvel Apôtre eſt établi. Cet ennemi de toute connoiſſance acquiſe avoit, pour ſon début dans la République des Lettres, oſé inſulter tous les Arts & toutes les Sciences à la fois: je me croyois compriſe dans l'univerſalité de ſes outrages & à couvert déſormais de ſa mauvaiſe humeur; mais il ne veut pas s'en tenir là: piqué contre la France dont il croit avoit reçu pluſieurs affronts, (1) & dont il oublie les folles complai-

(1) Le ſieur Rouſſeau remplit autrefois les Mercures de mauvais Vers, & qu'on a trouvés tels. Il a propoſé une nouvelle façon de noter la Muſique, qu'il donnoit comme de lui, quoique 40. ans auparavant M. *Sauveur* l'eût inſérée dans les Mémoires de l'Academie des Sciences. Il a fait un Opéra intitulé *les Muſes*, que M. *Rameau* dans une répétition particuliere ne jugea pas ſeulement digne d'être répété au Magaſin. Il avoit fait des Pieces de Théâtre dont les Comédiens n'avoient pas voulu: il trouva enfin occaſion d'exhaler ſa mauvaiſe humeur, en attaquant les Sciences & les Arts, & les rendant reſponſables de ſon peu de talent. Quelques faux-brillans, un abus du raiſonnement éblouirent des Academiciens de Province, qui crurent, en le couronnant, faire honneur à leur cœur & à la vertu, & avouer publiquement, qu'ils n'étoient point coupables du progrès des Arts.

ſances pour lui ; il veut diſputer à ma Nation la primatie qu'elle a ſi juſtement méritée ſur le Parnaſſe : il commence par m'attaquer en particulier, en attendant qu'il pourſuive également la Médecine, (1) la Peinture, l'Architecture, la Poëſie, & la Philoſophie même : car malheureuſement pour lui, il ſe trouve engagé dans cette ridicule entrepriſe ; puiſqu'autrement, il faudroit qu'il convînt de ma perfection, *ne voulant pas être réduit à dire que dans une Contrée où les Sciences & tous les Arts ſont parvenus à un ſi haut degré, la Muſique fût encore à naître*, (2) & n'eût pas eu le ſort de ſes freres.

(1) La Poëſie a déja reçu ſon coup de griffe dans l'avertiſſement de la deuxiéme Edition de ſa Lettre ; & ce n'eſt là ſans doute qu'un prélude ; on dit encore qu'il écrit actuellement contre la Médecine.

(2) Lettre de Rouſſeau, pag. 22. Qui ne ſent la contradiction qu'offrent ces paroles ? L'Auteur ne veut pas nier que la Muſique exiſte dans une contrée où tous les autres Arts ſont en leur perfection ; & cependant, ſelon lui, il n'y a point de Muſique en France, où certainement tous les autres Arts ont été pouſſés auſſi loin qu'ailleurs, & qui l'emporte preſque en tout genre ſur les Italiens.

Mais ſi je n'exiſte pas, pourquoi cherche-t-il à me détruire ? Eſt-ce pour dégoûter les hommes de moi, ou pour les rendre meilleurs, que le Cinique devient Pyrrhonien ? Il dit qu'il s'étoit impoſé ſilence pendant qu'on ne combattoit qu'avec des injures : il annonce aujourd'hui, qu'il vient avec un ton modéré donner des raiſons. Quelle modération, bon Dieu ! jamais..... en furie diſtila-t-il plus de fiel ? Je n'aurois jamais cru qu'il en ſortît tant de la plume d'un Stoïcien. Qu'on jette les yeux au commencement, au milieu, à la fin de ſa Lettre, à l'ouverture du Livre, ſur le texte, ſur les notes, & l'on jugera de quelle eſpèce eſt cette modération : car ſes raiſons ne valent pas mieux que ſon ſtile ſec, dur & amer. J'ai déja répondu à quelques-uns de ces frivoles raiſonnemens ; achevons de le confondre.

Il prétend nous inſtruire comment le le Muſicien Italien parvient à produire

de grands effets. *Eſt-ce à force de contraſter les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les parties? Eſt-ce à force d'entaſſer deſſeins ſur deſſeins, inſtrumens ſur inſtrumens? Tout ce fracas, qui n'eſt qu'un mauvais ſupplément où le génie manque, étoufferoit le Chant, loin de l'animer, & détruiroit l'intérêt, en partageant l'attention. Quelque harmonie que puiſſent faire enſemble pluſieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux Chants s'évanouit auſſi-tôt qu'ils ſe font entendre à la fois, & il ne reſte que celui d'une ſuite d'accords, qui, QUOIQU'ON PUISSE DIRE, eſt toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas : de ſorte que, plus on entaſſe de Chants mal-à-propos, & moins la Muſique eſt agréable & chantante, parce qu'il eſt impoſſible à l'oreille de ſe prêter au même inſtant à pluſieurs mélodies, & que l'une effaçant l'impreſſion de l'autre, il ne réſulte du tout que de la confuſion & du bruit.*

Mais qu'il ne croye pas avoir trouvé cela tout ſeul. Un de mes fidèles Sujets l'a déja prévenu. Qu'on liſe l'*Eſprit des Beaux-Arts* (1), & l'on verra que *M. Eſteve* y dit :

» La facilité de faire accorder trois, » quatre & juſqu'à cinq Parties, produi- » ſit des accompagnemens ſi fort travail- » lés, que le Chant ne pût quelquefois » être entendu: éblouis de ces perfections » ingénieuſes, les habiles Artiſtes ne ſe ſont » ſouvent appliqués qu'à compoſer des » Sonates ſçavantes, & que les ſeuls » Muſiciens peuvent comprendre ; des » Chœurs miraculeux, où l'on ne ſçau- » roit rien diſtinguer ; des Fugues & » des Canons, où des Parties languiſ- » ſantes reviennent périodiquement à des » deſſeins mal conçus. Mais tous ces rap- » ports difficiles ne ſeront jamais péné- » trés que par une laborieuſe application » de l'eſprit ; ou plutôt on ne doit at-

(1) Page 213. & ſuivante du premier Volume.

» tendre de ces effets de l'Art, qu'une » admiration réfléchie, & jamais le » plaiſir. »

» Dans l'invention de la nouvelle Gam- » me, on avoit pû ſe promettre d'ajoûter » à la vérité de l'expreſſion & aux agré- » mens du Chant, des accompagnemens » variés. Par le nouveau ſyſtême pou- » voit-on dire ; un deſſus parcourra des » nuances légères des ſons, une baſſe mar- » chera avec gravité, chacune des par- » ties intermédiaires conſervera ſon ca- » ractère ; tous ces chants ſe faiſant en- » tendre en même-tems, formeront un » corps harmonique ; quand une partie » s'élévera dans les ſons aigus, une au- » tre deſcendra dans les ſons graves ; une » même Phraſe de modulation ſera enten- » duë, tantôt dans le haut, tantôt dans le » bas ; les deſſeins ſe croiſeront, & de » ces ſublimes combinaiſons ſe formera » une unité de compoſition ſçavamment » variée.

» Ces effets admirables & que les An-
» ciens ne pouvoient pratiquer, parce que
» leur Gamme n'en étoit pas capable ; ces
» images ſéduiſantes des nouvelles per-
» fections qu'on pouvoit ſe promettre,
» de plus la puiſſance de l'éducation, &
» d'une habitude généralement répanduë,
» auroient pû, lors du recouvrement des
» Lettres où l'on trouva le contrepoint
» établi ; auroient pû, dis-je, perſuader
» qu'on ne devoit ſuivre que le nouveau
» ſyſtême dont on avoit tant de merveil-
» les à attendre ; mais ſi en même-tems
» on eût prévû que trop appliqués à va-
» rier l'harmonie, nous pourrions quelque-
» fois négliger le ſujet, & qu'une Muſi-
» que fort harmonieuſe ſeroit ſouvent
» ſans expreſſion, ſans peinture, ſans vé-
» rité, & ſans ſentiment ; SANS DOUTE
» QU'ON EUT AVERTI EXPRESSÉMENT
» QUE L'ACCORD DE PLUSIEURS PAR-
» TIES DEVOIT ETRE TOUJOURS SU-
» BORDONNÉ A LA MÉLODIE, QUE LES
COM-

» COMBINAISONS HARMONIQUES N'É-
» TOIENT FAITES QUE POUR FORTI-
» FIER L'EXPRESSION ET JAMAIS POUR
» LA DONNER..... Ne ſeroit-ce point
» cruellement abuſer du ſecret des plai-
» ſirs qu'on a ſurpris à la Nature, que de
» la rendre coupable de l'Art ingénieux,
» de placer des diſſonances de faire con-
» traſter les parties, de ramener languiſ-
» ſâment un deſſein trop ſouvent répété,
» & de trouver les ſeules beautés muſica-
» les, non dans une modulation expreſ-
» ſive, mais dans un rapport fatiguant de
» ſons mal choiſis.

Quoique le Sieur Rouſſeau ſe donne modeſtement pour le premier Auteur ou l'Inventeur des objections & raiſonnemens qu'il fait contre moi ; que le Public apprenne avec indignation qu'il n'eſt que Copiſte de l'excellent ouvrage déja cité (1) dont l'Auteur ne ſe contente pas

(1) M. Rouſſeau a eu ſes raiſons pour ne pas indiquer la ſource d'où partoient ſes objections ; on auroit pû y remonter, & on y auroit trouvé en même tems les réponſes.

comme lui, d'avancer ſans aucune raiſon, qu'il ne faut dans la Muſique qu'une UNITÉ DE MÉLODIE. Mon ennemi établit ſans doute ce principe ſur l'autorité de ſon Prophéte; & il ignore que l'Auteur de *l'Eſſai ſur le Beau*, a démontré que l'unité ſeule étoit la ſouce du vrai-Beau dans tous les Arts: il ignore que *M. Rameau* a fondé tous ces ſyſtêmes ſur ce principe-ci; ſçavoir, que la Nature donnoit l'harmonie avant que d'inſpirer la mélodie: il ignore que l'opinion de M. Rameau eſt appuyée ſur des preuves ſpécieuſes qui paroiſſent tirer leur force de la Nature même; & il gliſſe rapidement ſur les raiſons & l'autorité d'un ſi Grand Maître, out comme ſi celui-ci n'avoit rien dit; mais mon Philoſophe qui écrit pour la perfection, & non pour la deſtruction des Arts, qui les regarde en bon Citoyen, en vrai Philoſophe, comme utiles & néceſſaires au bien, à la gloire, à la grandeur d'un Etat, ne

s'eſt point déguiſé, la difficulté de M. Rameau : il a commencé à démontrer, que les Grecs, ni les anciens Romains n'avoient connu, ni pû connoître l'harmonie : il remonte juſqu'à l'époque de la découverte de cette partie de mon Art ; il montre que l'Europe (1) en étoit redevable aux Gots : il ſuit M. Rameau dans ſes expériences & ſes concluſions ; & partout il fait voir que cet Admirateur de l'harmonie s'étoit laiſſé éblouir par de fauſſes lueurs, & que l'UNITÉ d'expreſſion étoit la plus grande perfection de la Muſique.

Voilà comme argumentent les Philoſophes: ils n'employent, ni humeur, ni autorité, mais des raiſons. Vous avez vos Philoſophes auſſi ; du moins vous le dites partout : on n'entend retentir que cette qualification dans tous vos Ecrits ;

(1) Les autres parties du Monde ne la connoiſſent pas encore. Voyez l'Eſprit des Beaux-Arts, premier Volume, pag. 184. & ſuiv.

mais en vain je cherche ce qui a pû vous la mériter : je ne trouve parmi vous ni ouvrage ſuivi, ni découverte, ni avancement des Arts & des Sciences ; je n'y apperçois en revanche qu'une cabale décidée pour me détruire, pour mépriſer tous ceux qui ne ſont pas de votre parti, *hors vous & vos amis, nul n'aura de l'eſprit* (1) : je ne vois que des Brochures indécentes pour inſulter à ma Nation & à mes Artiſtes (2). Méditez ſur l'eſprit des Beaux-Arts, & vous verrez qu'il n'y a aucune épithéte piquante pour qui que ce ſoit, & que le mot de Philoſophe n'y eſt pas ſeulement prononcé. Cependant le Plan de l'Ouvrage eſt grand ; il embraſſe la généralité de tous les Arts : le ſtile en eſt pur, exact,

(1) Moliere, Femmes Sçavantes.

(2) Le ſieur *Caffarelly* leur a rendu plus de juſtice : oſer avancer que l'Orqueſtre de l'Opéra n'eſt pas digne de jouer ſur les Tréteaux d'Italie, & qu'on n'y connoît pas la différence de *Pianò* à *Dalcé* ; c'eſt dire que les Sciences ont corrompu le monde, ou que la Comédie de *Narciſſe* vaut mieux que *le Miſantrope*.

ſans ornemens ambitieux ; il ſemble ne rien prétendre, & il peint partout. Sans doute que l'Auteur a voulu juſtifier par-là ſon principe général, qui eſt, que dans tous les Arts, il faut ſe réduire à la Peinture.

J'adopte avec plaiſir le jugement que ce Philoſophe a porté des deux Muſiques. Ma compagne, dit-il (1), a été plus cultivée : elle peut avoir certaines beautés en plus grand nombre ; mais j'exiſte moi ; j'ai des charmes, du mérite, un caractère diſtinctif que les *Concetti Muſicaux* des Italiens ne détruiront jamais ; que je tire ſurtout de la juſteſſe de l'expreſſion ; avantage que j'ai de tout tems emporté ſur elle, & qui me reſtera malgré les vaines criailleries de mes Ennemis.

» Ce n'eſt pas aſſez qu'un Chant ſoit » agréable, dit un Auteur dont j'ai déjà » parlé (2), il faut encore qu'il exprime le

(1) Pag. 14. du deuxiéme Volume.

(2) M. Rémond de Saint Marc, Œuvres diverſes, tom. 5. pag. 219. &c.

» ſentiment avec juſteſſe ; & cette dou-
» ble obligation eſt ſi néceſſaire que Lul-
» li a été critiqué pour y avoir manqué,
» dans le Duo d'*Arcabonne* & d'*Amadis*,
» dont le Chant, pour être aſſorti aux
» paroles, n'avoit pas beſoin de la gaieté
» que ce grand homme lui a donnée.

On l'a blâmé pareillement d'avoir mis un Chant vif & gai ſur des paroles triſtes de *Theone* dans *Phaëton*.

On voit par-là que Lulli n'ignoroit pas l'art de mettre un mouvement vif & gai ſur des paroles triſtes : il auroit ſçu pareillement en mettre un triſte ſur des paroles gayes, ſans s'aſſujettir aux caprices du Poëte ; mais il ſçavoit trop que ce n'eſt pas ainſi que la Nature s'exprime : il laiſſoit cette ſcientifique bigarure (1) à la Muſique Italienne, bigarure effectivement ridicule, dont on voit par cet exemple que la Langue &

(1) Voyez la Lettre de Rouſſeau, pag. 68. dont j'ai rapporté le paſſage dans l'Avertiſſement.

la Muſique Françaiſe ſeroient pareillement ſuſceptibles ; mais qu'on n'obſervera en France, que lorſque les Novateurs en auront entièrement banni le bon goût.

» Pour rendre en Muſique une période du diſcours (1), Lulli ſe pénétroit » de l'image qu'il falloit repréſenter, ne » perdant jamais de vuë le tableau dont » il ſe propoſoit l'expreſſion ; il ne portoit point d'attention trop marquée » aux termes conventionnels de la Poëſie, & ne s'appliquoit qu'à rendre avec » pureté la ſimple ſituation de l'ame. Ce » Grand Maître penſa qu'il devoit ſuffire » que le ſon le plus familier des mots » ne fût point contredit dans l'expreſſion » générale, & que parmi les ſignes du » diſcours, il ne falloit peindre exacte» ment que ceux qui, par un heureux » choix, ſe trouvoient dans la vérité du

(1) Eſprit des Beaux-Arts, tom. 2. pag. 47.

» ſentiment : c'eſt pour cette vérité qu'il » demandoit une Poëſie pleine d'images ; » UNE POESIE QUI N'EUT POINT TROP » DE FORCE D'EXPRESSION DANS LES » TERMES, PARCE QUE LES SONS AU- » ROIENT GENÉ LES MOUVEMENS » DOUX ET TRANQUILLES QU'IL VOU- » LOIT RÉPANDRE DANS L'EXPRES- » SION DU SENTIMENT GÉNÉRAL.

Dans l'eſprit des Beaux-Arts, les raiſons contre ma non-exiſtence ont été propoſées & détruites. Les défauts de la Langue que je parle y ont été remarqués, la multiplicité des deſſeins qu'employent quelquefois nos Compoſiteurs, y a été combattuë, & les Muſiciens Français ont été invités à ſe défendre de cette fauſſe perfection. Jean-Jacques n'a rien dit d'un peu ſolide, d'un peu Métaphyſique, d'un peu raiſonné, qu'il ne l'ait puiſé dans ce Livre. Que reſte-t-il donc de ſon propre fond dans la Lettre qu'il débite contre moi ? j'en laiſſe juger les honnêtes gens. Il

Il convient lui-même (1) *que l'harmonie eſt plus pure & moins renverſée ; que ſes Baſſes ſont plus naturelles & marchent plus rondement, que ſon Chant eſt mieux ſuivi ; que ſes accompagnemens moins chargés naiſſent mieux du Sujet & en ſortent moins, que ſon récitatif eſt beaucoup moins maniéré, & par conſéquent beaucoup meilleur que le nôtre ; ce qui ſe confirme par le goût de l'exécution : car l'ancien récitatif étoit rendu par les Acteurs de ce tems-là tout autrement que nous ne faiſons aujourd'hui : il étoit plus vif & moins traînant : on le chantoit moins, & on le déclamoit davantage. Les cadences, les ports de voix ſe ſont multipliés dans le nôtre : il eſt devenu encore plus languiſſant ; & l'on n'y trouve preſque plus rien qui le diſtingue de ce qu'il nous plaît d'appeller* Air.

Dira-t-il maintenant que Lulli n'a point

(1) Lettre de Rouſſeau, pag. 61.

fait de Muſique Françaiſe ? Ou croira-t-il que tous les défauts qu'il me reproche me ſoient eſſentiels ? Car ſi Lulli s'eſt défendu de ces défauts, pourquoi ne s'en défendroit-on pas à l'avenir ? Qui ne voit que mon aggreſſeur en cet endroit prétend aſſaſſiner du même coup mon *ſerviteur Rameau* (1) & moi, & qu'il ſe ſouvient encore que ce ſerviteur n'avoit pas applaudi au *Ballet des Muſes*, & qu'il ne fait pas plus de cas *du Devin de Village* qu'en font les véritables connoiſſeurs ? Le Sieur Rouſſeau déclamera en vain contre ce grand homme : on n'oubliera jamais certains morceaux ſublimes dont il m'eſt redevable.

Mais ce n'étoit pas aſſez que de me combattre par de mauvaiſes raiſons : il falloit encore recourir aux exemples, & diſcuter la queſtion du *fait* après celle du *droit* ; & comme il eſt néceſſaire que vos Prédicateurs ſoient précédés par vos Pro-

(1) Voyez la Prophétie de l'Ecolier de Prague.

phétes, vous n'avez pas manqué de faire annoncer à ceux-ci l'Analyſe que le Génevois devoit faire du fameux Monologue d'*Armide*.

Un homme de Lettres, qui a écrit avec goût & ſolidité ſur pluſieurs matières ; qui a porté un œil de Philoſophie, mais d'une Philoſophie de Cour & nullement pédanteſque, ſur la théorie de pluſieurs genres de Poëſie, avoit imprimé, il n'y a pas longtems, (1) » Que » cette belle Scène, où Armide, avec » un poignard à la main, & prête à ôter » la vie à Renaud, fait ce charmant Mo» nologue priſe ſéparément & en elle» même, eſt une choſe admirable ; qu'el» le a tout ce qu'il faut pour produire en » chant un effet merveilleux. Je défie qui » que ce ſoit, ajoûte-t-il, de me le diſpu» ter ; & ne dites pas, qu'elle ſeroit plus » belle dans une déclamation ſimple : je

(1) M. Rémond de Saint Marc, Œuvres diverſes, tom. 5. pag. 149. & ſuiv.

» dis hardiment que cela n'eſt pas poſſible, » & je le ſoutiendrai devant toute la Terre.

Le Sieur Rouſſeau a accepté ce défi, & va nous faire voir que les éloges donnés à ce beau morceau, que M. Rameau cite lui-même comme un exemple d'une modulation exacte & très-bien liée, deviennent une véritable ſatyre ; mais pour peu qu'on ait de connoiſſance de la déclamation & de l'expreſſion qui fait la gloire de mon récitatif ; on ne pourra s'empêcher de s'écrier que *le Narciſſe de Genève* (1) n'eſt pas plus habile à déclamer qu'à compoſer des Pièces pour le Théâtre Français.

D'abord, il ne peut concevoir que ce Monologue commence & finiſſe par le même ton : il eſt ſurpris que dans une Scène l'accompagnement ſe trouve ſur le même ton des parties du deſſus ; mais peut-il ignorer qu'il y a plus de génie à

(1) Voyez la Note de l'Avertiſſement, au mot *Narciſſe.*

trouver l'expreſſion des divers ſentimens qu'éprouve *Armide*, ſans ſortir du ton; que de parcourir toutes les *Cordes*. Il n'appartient qu'aux Grands Maîtres que je guide, de trouver dans les choſes les plus ſimples, les expreſſions les plus juſtes; mais *un Ecolier de Prague* n'eût pas manqué de changer de modulation à chaque inſtant : n'eſt-il pas ſingulier de voir Rouſſeau reprocher à Lulli de ne pas aſſez changer de ton, tandis que dans ſon *Devin de Village*, il n'a preſque jamais fait de tranſition qu'à celui de *la Dominante?* Je ne ſuivrai point cette pitoyable Analyſe : ceux qui ont de l'oreille ne me pardonneroient pas ſans doute de penſer que de ſi miſérables Sophiſmes euſſent pû leur faire illuſion. Il me ſuffira de relever les endroits où l'ignorance du cauſtique en fait de déclamation eſt manifeſte. Il lui paroît que, ſur ces deux premiers vers ;

Enfin il eſt en ma puiſſance
Ce fatal Ennemi, ce ſuperbe Vainqueur.

Il auroit fallu réſerver la cadence finale pour la fin du ſecond vers ; & que ce n'eſt que là, à ce qu'il décide, que le ſens finit ; mais il auroit dû reſpecter davantage Lulli & ne point le traiter par des exclamations déplacées avec le dernier mépris. Armide pouvoit fort bien ne dire que le premier de ces vers ; il l'avoue lui-même : la ſituation de cette Princeſſe auroit aſſez laiſſé entendre la ſuite ; ainſi la faute de ce ſecond vers, s'il y en avoit une, ſeroit du Poëte & non du Muſicien ; mais puiſque le Poëte avoit ajoûté ce vers, & que le Muſicien devoit l'exprimer ; il ne pouvoit mieux s'y prendre, que d'en faire une eſpèce de parenthèſe ou d'exclamation. En diſant, *enfin il eſt en ma puiſſance*, tout ſe trouve exprimé : le reſte n'eſt qu'une eſpèce de réfléxion, qu'un retour que fait Armide ſur elle-même, qui lui fait dire avec une ſorte de dériſion : *Le voilà pourtant, ce fatal ennemi, ce ſuperbe vainqueur : je le tiens ; je puis le*

punir. Dans ce ſecond vers le ſentiment n'eſt plus aſſurément le même que dans le premier : ce qui fait que loin que ce double nominatif qu'il ſemble qu'ait le Verbe dans cette Phraſe, ſoit une faute ou une licence de Grammaire, il eſt au contraire une élégance de Langue. Je ſerois fort curieuſe que ce Compoſiteur qui croit faire de la Muſique Françaiſe, après m'avoir poignardée, voulût bien compoſer une modulation dont la cadence finale ne ſe terminât que ſur le ſecond vers. Lui qui veut qu'on change ſouvent de ton, ayant deux ſentimens différens à exprimer, reſteroit-il toujours ſur le même ? Qu'il ne m'accuſe pas de mauvaiſe humeur ! il décide ce morceau très-mauvais : je ne lui en demande que la plus petite partie, deux ſeuls vers à mettre en chant ; & je le défie de faire mieux : dira-t-on après cela, s'il n'y a pas de l'audace à dépriſer des beautés qu'il n'a pû connoître ? Ce morceau, il l'a cependant choiſi lui-

même, comme très-ſuſceptibles de critique : que ſeroit-ce, ſi je lui en avois propoſé un moi-même ? Qu'il apprenne donc une fois pour toutes, la déclamation tragique ; & qu'il ſe reſſouvienne que les Français qui entendent mieux cette partie que les Génevois & les Italiens, font une pauſe à la fin du premier vers, & qu'ils diſent le ſecond ſur un ton un peu différent du premier.

Pour la remarque au ſujet des *charmes du ſommeil*, je paſſe condamnation : un goût de terroir, un reſte d'accent national a fait ſortir en cet endroit Lulli de ſes propres principes ; il s'eſt attaché comme ſes Compatriotes ſont en pareil cas, à peindre la douceur du ſommeil. Qui auroit jamais cru qu'un tel reproche dût lui être fait par le Panégyriſte de la Muſique d'Italie ? Tel eſt l'aveuglement de l'homme : pour trouver des défauts dans ceux qu'il attaque, il leur fait un crime des beautés même qu'il admire chez ſes amis !

Quelques

Quelques-unes des Critiques qui ſuivent, ne montrent que de la mauvaiſe foi. Il eſt faux, par exemple, que ce vers,

Achevons.... je frémis.... vangeons-nous.... je ſoupire.

ſoit noté comme s'il y avoit,

Achevons, achevons; vangeons-nous, vangeons-nous.

On pourroit à la vérité le chanter comme cela, parce qu'*achevons* & *vangeons-nous*, ont le même nombre de ſyllabes que *je frémis*, & *je ſoupire*; mais l'expreſſion ſeroit-elle juſte ?

Il avance encore que, s'il avoit eu à exprimer ce vers,

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire ?

Il n'auroit point choiſi le ſens que Lulli lui a donné : voici comme mon grand Muſicien l'a entendu ; car il faut l'expliquer à ce pauve Ariſtarque. Lulli a peint Armide comme écoutant les mouvemens qui ſe paſſoient en elle-même, & s'abandonnant pour un inſtant aux tranſports

de ſa tendreſſe : dans le vers ſuivant, elle ſe livre à ceux de la vangeance, & s'écrie : *frappons*. Le critique voudroit ſans doute que dans le premier Vers, Armide rejettât la pitié qui l'intéreſſe, & qu'elle déclamât avec fureur ; *qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire* ? Mais, puiſqu'il aime tant à changer de ton, ne voit-il pas des nuances mieux marquées dans Lulli, que dans ce qu'il a conçu ? N'entend-il pas la pitié combattre avec la fureur ? Mais je crois deviner ſon adreſſe : tantôt il ſoutient, qu'il faut ſouvent changer de ton, & il ne le fait point ; tantôt que l'expreſſion ne doit point être variée, & il blâme Lulli de ce qu'il ne l'a pas rendue uniforme, ainſi qu'il l'auroit fait lui-même. Au ſurplus, qui peut entendre ſon galimathias en cet endroit ? Il prête à Lulli le contraire de ce qu'il a executé, & le condamne pour des fautes non commiſes. J'ai conſulté les Prophétes & les Commentateurs de *Bro-*

hecmiſbroda; & je n'ai rien trouvé qui me débrouillât ce cahos d'idées & de cenſures ridicules. J'attends, pour le pénétrer, une nouvelle révélation.

En vain il propoſe enſuite pour confondre mon favori, de faire déclamer à Mademoiſelle DUMESNIL ce vers;

Ah! quel cruauté de lui ravir le jour.

Et ſe perſuade que le mot qu'elle élévera le plus ſera *cruauté*, & que tout le reſte ira en deſcendant; mais c'eſt bien connoître mal la Déclamation de l'Actrice célèbre qu'il atteſte! c'eſt le mot de *ravir* qu'elle élévera le plus; parce que ſuivant la premiere règle de la Déclamation Françaiſe, il faut *appuyer ſur le verbe*; c'eſt-à-dire, donner le coup, la force de la voix ſur le mot où eſt l'action, ou qui donne de la force à la Phraſe; & c'eſt ce que Lulli a fait, & que feroit la pathétique DUMESNIL. (1)

(1) Je ne me ſuis pas contenté d'une ſuppoſition; j'ai prié les trois plus fameuſes Actrices du Théâtre Français,

Mais gare les outrages qui fondroient ſur elle, pour n'être pas de l'avis de notre *inſpiré!* elle n'en ſeroit pas plus à couvert que Lulli : on ne manqueroit pas de lui dire, qu'elle n'eſt pas plus digne de déclamer les vers de Corneille & de Racine, que (1) *Lulli l'étoit de mettre en Muſique ceux du grand homme qu'il tenoit à ſes gages.*

Sur cette critique impertinente, je ſerois en droit de croire, que la Scène Italienne qu'on veut mettre en parallèle avec celle-ci, doit être mauvaiſe ; parce que le même défaut de goût, le même aveu-

les Demoiſelles DUMESNIL, GAUSSIN & CLAIRON de déclamer le Monologue en queſtion, à peu de choſe près, Elles l'ont toutes trois rendu de même, & comme Lully l'a noté ; ſurtout de façon à donner un démenti formel aux critiques du Sieur Rouſſeau.

(1) Lettre de *Rouſſeau*, pag. 89. Le fameux CORRELLY, dont la déciſion vaut bien celle du ſieur Rouſſeau, étoit pénétré de tant d'admiration pour Lulli, qu'il avoit fait mettre dans des quadres d'or pluſieurs morceaux de ce grand Homme, du nombre deſquels étoit la Scène dont il s'agit, & il les gardoit dans ſon Cabinet comme un tréſor précieux, & pour lui ſervir de modèles. Ils ont paſſé à ſa mort dans la Maiſon d'*Ottoboni*.

glement qui fait condamner l'excellent, doit faire approuver le déteſtable.

Si mon Cenſeur attrabilaire veut ſçavoir ce qu'un Philoſophe impartial doit penſer des deux Muſiques, qu'il ne ſe donne pas la peine d'écrire des Libelles diffamatoires ; qu'il examine le ſeul premier Chapitre du ſecond Volume de l'Eſprit des Beaux-Arts ; il verra que l'Auteur a défini le génie des deux Muſiques, & que le Muſiqu'-italico-mane n'a pas dit un mot de ce caractère de chant qui appartient aux différentes Nations. Pour raiſonner conſéquemment il falloit donner une définition juſte de la Muſique : (1) il fal-

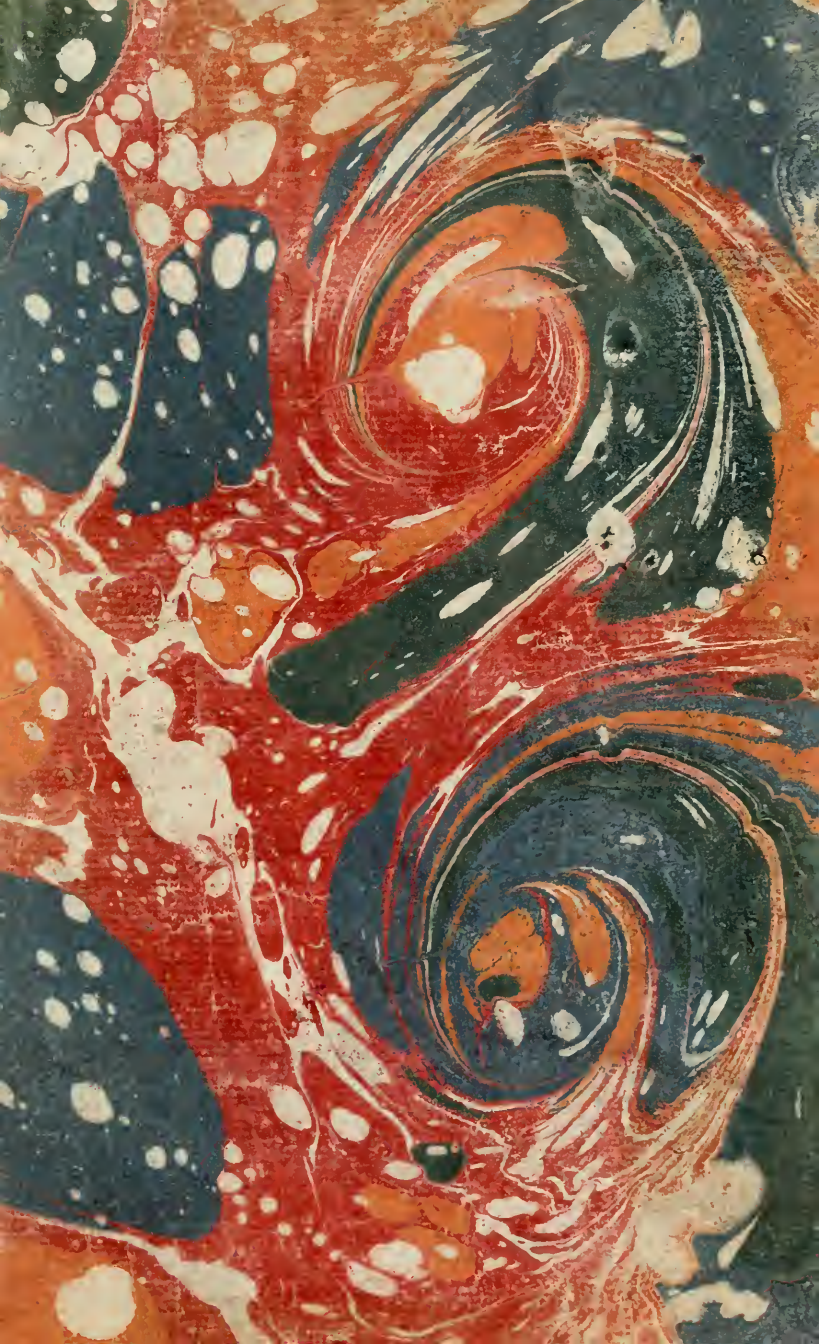
(1) Toute Muſique, ſelon lui, n'eſt compoſée que de ces trois choſes, *Chant*, *Accompagnement & Meſure*. Cette définition n'eſt pas ſuffiſante, puiſqu'elle ne comprend pas l'*Expreſſion* qui eſt le caractère le plus diſtinctif de la bonne Muſique de Théâtre dont il s'agit ici. C'eſt définir comme *Démocrite*, l'homme, *un animal qui rit*, au lieu de dire avec les bons Philoſophes, un *animal qui raiſonne*. Lorſqu'il aura pareillement bien défini ce que c'eſt que *Mélodie*, *Harmonie* & *Meſure*, on lui démontrera que la Muſique Françaiſe eſt remplie de ces trois attributs, que ſon récitatif eſt vraiment récitatif, & meilleur que celui des Italiens ; que ſes airs ſont de vrais airs ; que ſon har-

loit montrer que cette définitiou ne pouvoit me convenir. Voilà comme il faut traiter une queſtion, lorſqu'on ne veut pas uſurper le titre de Philoſophe, M. *Eſtève* agitant ce Problême, ſçavoir, ſi l'*expreſſion que donnoit l'harmonie étoit préférable à celle que fourniſſoit la mélodie*, a recherché ce que c'eſt que l'harmonie : il a fait voir juſques à quel point la Nature la donnoit ; il a ſuivi partout les raiſonnemens qu'avoit fait M. Rameau ; enfin, il a répandu l'Eſprit Géométrique & de démonſtration ſur une queſtion qui eſt de la derniere importance pour le progrès de l'Art : mais le Philoſophe manqué de Genève porte toujours pour preuve ce qui eſt en litige, dit des injures pour des raiſons, & donne pour concluſion ce qui reſte à prouver : mais pût-il y parvenir ? Ne ſerois-je pas en droit de retorquer

monie eſt très-ſonore & très-agréable, & digne des plus grands Maîtres, à moins qu'on ne veuille juger notre Muſique ſur les compoſitions de ſon ennemi.

contre lui l'apoſtrophe que je trouve dans un Livre tout nouveau, (1) & qui paroît n'avoir été fait que pour placer le nom du Sieur Rouſſeau & de quelques autres, parmi ceux des grands Eſprits de ce ſiècle.

» Et vous qui prenez le titre de Phi-
» loſophes ou de Beaux-Eſprits, & qui
» ne rougiſſez point de reſſembler à ces
» Inſectes importuns, qui paſſent les inſ-
» tans de leur exiſtance éphémère à trou-
» bler l'homme dans ſes travaux & dans
» ſon repos, quel eſt votre but ? Qu'eſ-
» pérez-vous de votre acharnement ?
» Quand vous aurez découragé ce qui
» reſte à la Nation d'Auteurs célèbres,
» & d'excellens génies, que ferez-vous
» en revanche pour eux ? Quelles ſont les
» productions merveilleuſes par leſquel-
» les vous dédommagerez le genre hu-
» main de celles qu'il en auroit obtenuës ?

(1) Penſées ſur l'interprétation de la Nature.

Nota que dans la citation de la page 41. on a oublié le nom de *Lulli* après *l'harmonie.*